

REFLEXION

POST MODERNE ARCHITECTURE

De l'académisme et de l'avant-garde

Le fait central de l'exposition est constitué par la « Strada Novissima », une véritable rue réalisée avec des matériaux éphémères à l'intérieur des Corderies de l'Arsenal, accessibles pour la première fois au public. On a voulu, par ça, rendre possible aux visiteurs une vérification immédiate de ce « retour à la rue », en tant qu'élément structurant de la ville, qui est l'un des aspects fondamentaux de la recherche postmoderne.

Ainsi est présentée, sur le catalogue, l'attraction majeure de l'exposition internationale d'architecture, « La presenza del passato », à la Biennale de Venise, actuellement en cours jusqu'au 19 octobre. Architecture postmoderne ? Eléments structurants de la ville ? Retour à la rue ? Le visiteur français ne devrait pas se sentir dépaycé, car ces mêmes formules remplissent souvent, depuis quelque temps, les articles de la presse, spécialisée ou non, les publications du ministère de l'Environnement, les déclarations des gouvernants.

Cette vérification serait donc, pour une fois, possible ? Mais, tout d'abord, pourquoi une architecture postmoderne ? A cette question, au moins, l'exposition donne une réponse sans équivoque : à quelques (rarissimes) exceptions près, les soixante-seize architectes invités essaient de nous montrer l'enterrement de l'architecture moderne. Leurs motivations, les considérations et les répon-

A partir de la Biennale de Venise, une interpellation directe et polémique sur les enjeux de l'architecture contemporaine. Des propos qui prolongent notre enquête sur la création et ses publics, et qui n'ont rien de spécifiquement italien.

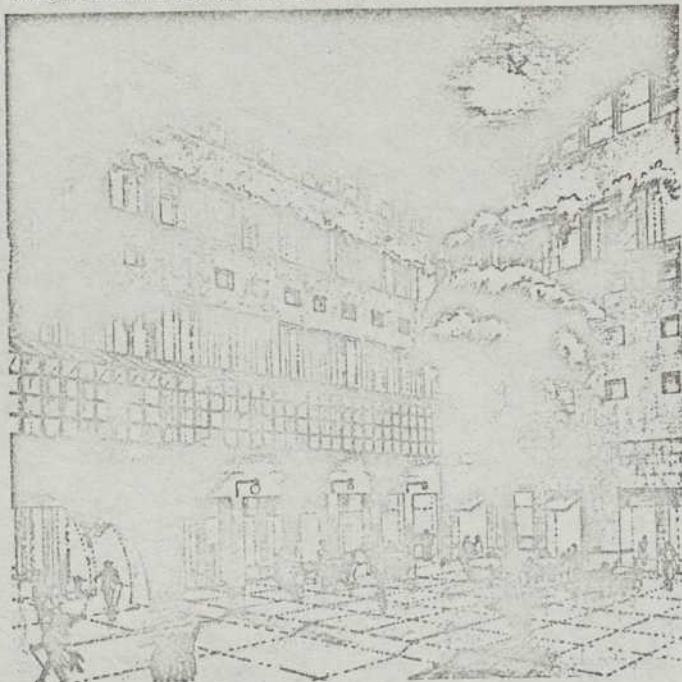
RICCARDO RODINO

ses données sont formellement très hétérogènes : un discours critique détaillé devrait, peut-être, faire état des différences, notamment entre les démarches des Européens et celles des Américains. Mais ce n'est pas le propos de ces notes, car finalement, la question centrale reste celle de vérifier si l'ensemble de toutes ces positions culturelles et politiques constitue un véritable mouvement, comme certains le prétendent. (Charles Jencks, le critique brillant et désinvolte qui a créé le terme postmodernisme, et que l'on retrouve parmi les responsables de l'exposition, nous en propose, d'ailleurs, déjà une nouvelle définition, celle d'« éclectisme radical... »)

Tous ces architectes, donc, se reconnaissent principalement dans le rejet de l'héritage du mouvement moderne (celui des « maîtres », Gropius, Mies, Le Corbusier) en tant que responsable de la désagrégation des villes et de l'appauvrissement du langage architectural.

Il faut noter, au passage, que ces accusations sont toujours adressées contre le mouvement moderne dans son ensemble, alors que sa richesse et sa dimension historique résident précisément dans sa complexité et ses contradictions internes : il suffit de penser à l'originalité et la spécificité des différentes approches des thèmes sociaux, techniques et culturels des architectes, à partir des années 20, et encore à la diversification et multiplication des lieux de recherche et de débat utilisés (les écoles, les revues, les expositions, les congrès), pour constater l'inutilité, voire la faiblesse, d'un jugement global sur cette période.

Un exemple. L'écart qui sépare, à l'intérieur des mêmes préoccupations socio-économiques, les solutions données au problème de l'habitat par Le Corbusier (les unités d'habitation de Marseille, Nantes, Firminy) de celles réalisées à Francfort entre 1925 et 1930, sous la direction d'Ernst May (les Siedlungen, quartiers « horizontaux » composés de maisons individuelles groupées et petits collectifs). Mais ici, alors que la plupart des post-modernes se déchainent sur la « cité radieuse »,



Maurice Culot : proposition de restructuration d'un quartier de Bruxelles.

